

Le Noël 1942

Noël 1942 ! Il y a... 61 ans ! La France subissait la deuxième Guerre mondiale. A la campagne, les enfants ne souffraient pas trop de cet état ; à part la nuit, avec le réveil subit à cause du martèlement des bottes des régiments allemands se rendant au champ de tir au Mont Myon, ou bien les chants cadencés dans la journée. Nous avions normalement à manger, même si les topinambours ou les rutabagas envahissaient le moindre petit coin des jardins potagers.

J'étais dans ma cinquième année. Les jouets étaient rares. J'avais bien les soldats en terre de mon père, avec le pantalon bouffant, peint en rouge et la tunique bleu horizon des zouaves. Je pense que je devais les trouver magnifiques car lors de la mission religieuse de 1942, les missionnaires passaient dans les foyers pour rencontrer les gens ; ma mère m'a demandé de dire devant eux la prière à mon ange gardien. Je la connaissais par coeur, et après une récitation parfaite, lorsque ces hommes d'église, admiratifs, me demandèrent ce que je désirais faire plus tard, j'ai répondu avec assurance, devant ma mère horrifiée, que "je voulais partir dans un régiment de zouaves"...

Je me souviens aussi d'avoir vu mon père tout emmitouflé, avec passe-montagne et manteau de cuir, partir à vélo à Saint-Etienne-du-Bois, le soir, dans la neige et le verglas, pour garder les voies du chemin de fer. Il y avait le couvre-feu dès la tombée de la nuit : les vitres des maisons étaient peintes en bleu et après une certaine heure, nous n'avions plus le droit de sortir. Mon grand-oncle Félix habitait le bas du village ; il possédait la TSF et le soir, mes parents descendaient chez lui pour écouter les nouvelles de Londres : le Général De Gaulle parlait aux Français par messages codés, brouillés par le bruit des moulins à musique. Ma mère partait en "éclairéur" par le champ de Foire, tout sombre, mon père suivait de loin, j'étais sur ses épaules. Chez cet oncle, tous écoutaient attentivement. Moi, dans mon coin, on me recommandait de ne faire aucun bruit, de ne pas parler, et, pour que je me tienne tranquille, on me remettait le catalogue de la Manufacture d'armes de Saint-Etienne.

Comme je l'ai déjà dit, les jouets étaient rares. Je possédais un ours en tissu râpeux bourré de "frisons" (déchets de papier), avec comme Michka, des boutons de bottines à la place des yeux, un cheval en carton mâché monté sur des roulettes, et un jeu de cubes. Un jour, ma mère m'a confié sa poupée avec tête en porcelaine, sûrement le seul jouet qu'elle avait eu, cadeau de sa marraine qui habitait Genève. Cette poupée avait de vrais cheveux, des yeux bleus qui se fermaient lorsqu'on la couchait et dans son sourire, de minuscules dents. J'étais sur le balcon, très fière de la câliner contre moi, mais au bout d'un certain temps, j'ai eu la mauvaise idée de l'adosser à la balustrade, et là, la si précieuse poupée passe entre deux barreaux et, patatras, s'écrase un étage plus bas sur le sol de la cour. Le corps de la poupée était en matériau également fragile, je ne me souviens pas qu'il y ait eu des restes valables, les morceaux étaient nombreux à ramasser. Et ce jour-là, alors qu'elle le faisait, j'ai vu pour la première fois ma maman pleurer. Elle m'a raconté la suite plus tard.

Quelque temps après, maman et une amie, mère également d'une petite fille, décidèrent de descendre à Bourg à vélo (c'était le seul moyen, autrement il fallait aller à pied) acheter pour le Noël de leur fille, ce qui se faisait alors, c'est-à-dire un "baigneur" en celluloïd : ceux-ci étaient fabriqués à Oyonnax. Mais elles sont rentrées les mains vides... les "poupons" coûtaient trois francs pièce... Elles avaient pensé qu'en ces temps de guerre, c'était une folie de gaspiller cet argent ! Toutefois les pères leur conseillèrent de reprendre le vélo et de retourner à Bourg pour faire quand même l'achat prévu : on ne savait pas combien de temps durerait le conflit et les petites filles avaient bien besoin de l'amitié d'une poupée.

Le matin de Noël arriva. Je ne me doutais de rien et à mon réveil, je fus déjà émerveillée de découvrir le sapin tout illuminé par des petites bougies maintenues par des pinces métalliques multicolores ; ma mère avait ajouté des noix enveloppées de papier d'étain (comme on disait) qu'elle avait suspendues aux branches. Qu'il était joli, ce sapin ! mon premier sapin de Noël ! Je le trouvais encore plus beau que le bugle brillant que mon grand-père Auguste astiquait souvent avant d'aller aux répétitions de la fanfare ! Puis je découvris mon baigneur qui avait la taille d'un bébé d'un an. Il était bien trop grand pour moi ! Je ne me rappelle pas avoir joué avec ce jour-là. Je le revois placé dans sa boîte et celle-ci rangée dans la crédence de la cuisine. Les dimanches, maman ouvrait la boîte et je l'admirais. Parfois, lorsque j'avais été très sage, j'avais le droit de le sortir sur le trottoir, mais je n'y tenais pas tellement, car il faisait beaucoup d'envieuses parmi mes petites voisines et il ne fallait pas l'abîmer.

J'ai toujours ce poupon. Il a passé, il y a quelques années, un temps dans une vitrine du musée du Revermont à Cuisiat, au titre de l'exposition temporaire "Être enfant en Revermont" : sa tête reposait sur un bel oreiller brodé ; il était vêtu d'une robe de baptême du siècle, la chaleur des spots l'a un peu desséché... Il a retrouvé sa place au grenier, dans son carton d'origine, bleu et blanc.

Il fait partie de mes souvenirs, ce jouet, et je lui conserve une petite affection bien qu'il ne m'ait pas beaucoup servi, je n'ai pas oublié son arrivée

Nicole SAEZ



NDLR. C'était bien un beau et gros poupon ! Le prêt de la photo-souvenir a pu être obtenu...